

## « Agitation anarchiste dans l'Empire »

par Don Dombowsky

Dans *Empire*, de Michael Hardt et Antonio Negri, certaines conceptions nietzschéennes sont relevées, avec justesse et non sans déférence — l'éternel retour, la volonté de puissance, la transcendance de toutes les valeurs, la complicité dionysiaque entre destruction et création —, mais elles ne sont que périphériques. Une dette plus profonde est exprimée à l'égard de ces philosophes français (en particulier Deleuze et Foucault) qui ont interprété Nietzsche (la lutte entre les formes de pouvoir) contre la dialectique hégélienne et contre toute notion d'une subjectivité désincarnée (la généalogie) ou qui ne serait pas biopolitique (Lamarck et Galton occupent une place centrale dans la pensée de Nietzsche).

Mais Nietzsche aurait pu aussi être invoqué pour son combat contre la souveraineté de l'État-nation, et en particulier contre Fichte, le théoricien des guerres allemandes de libération. Il aurait surtout dû être invoqué, cependant, comme le philosophe des « sociétés de contrôle » (ce qu'il était à vrai dire), et la référence de Hardt et Negri à la « mort de Dieu » le laisse entendre subtilement.

Nietzsche, comme Jacob Burckhardt, est assimilé à « ces nombreux Européens » qui ont réaffirmé la « centralité » de l'Europe — en témoigne son idéal d'une classe dirigeante européenne radicale et aristocratique —, et qui voyaient un symptôme de déclin ou de décadence dans « l'apparition des masses sur les scènes politiques et sociales » (*Empire*) — en témoignent ses estimations sur la démobilisation de la classe

ouvrière. Dans l'esprit de Nietzsche, comme il l'a exprimé dans *Le Cas Wagner*, le déclin d'une culture se manifeste « lorsqu'elle décide de se reposer sur ses masses ». Cette vision angoissante des « nouveaux barbares » et des médecins de la culture qui est celle de Nietzsche est, de façon éclatante, antisocialiste, antidémocratique, opposée à l'hégémonie démocratique qui opère sous le couvert de l'humanitaire. Sa philosophie politique est une régression aux formes bonapartistes de la subversion, ce qui est évident lorsqu'il fait l'éloge du coup d'état de Napoléon III. Sa philosophie politique est impériale, féroce, opposée au pouvoir (politique) constituant de la multitude, à son insurrection, à sa revendication d'une légitimité politique. Son opposition au militantisme des mouvements ouvriers est une prolongation de sa guerre contre le Christianisme.

Nietzsche s'est mis à penser le renversement ou la manipulation du « devenir-sujet-politique de la multitude » avec les paramètres de Machiavel, en faisant une lecture du *Prince*, mais aussi dans le cadre d'une réflexion générale sur la tactique utilisée par le pouvoir des prêtres et des philosophes, et en particulier sur « l'art de la dissimulation » – Nietzsche est favorable à l'utilisation de techniques politiques pour contrôler le pouvoir constituant de la multitude démocratique. Il explore ensuite une forme médiatique spécifique : le théâtre wagnérien (toutefois, on pourrait ajouter ici la pompe napoléonienne).

À partir de là, Nietzsche va rejeter la critique de la culture de masse des aristocrates libéraux, celle qu'il trouve chez Tocqueville, Burckhardt et Taine dont il va complètement assimiler le vocabulaire pour s'en servir toutefois à des fins beaucoup plus radicales. Il leur reproche, en particulier à Burckhardt et à Taine, leur incapacité à faire émerger un point de vue législatif concret où philosophie coïnciderait avec pouvoir politique.

Nietzsche appartient à la tradition absolutiste en philosophie politique à un point tel qu'il va objectiver la multitude et en faire, pour reprendre une expression de Negri<sup>1</sup>, « l'objet d'interrogations angoissées », utilisant pour la désigner dans *Ainsi parlait Zarathoustra* et les œuvres qui suivront, des expressions comme *der Pöbel* et *les canailles*<sup>2</sup>. Mais les « interrogations angoissées » de Nietzsche peuvent déjà se lire dans *Aurore* où il remet en question la « classe impossible ». C'est là que Nietzsche conçoit le projet de « restreindre et isoler les mouvements spatiaux de la multitude »<sup>3</sup>, imposant la déportation des travailleurs européens et l'immigration de travailleurs chinois pour qu'en Europe la main-d'œuvre soit moins séditeuse et plus soumise.

Dans la nouvelle « cité terrestre » de Nietzsche, la multitude ne sera pas aux commandes des outils technologiques ou des moyens de production. Dans sa vision, la multitude est mécanique mais militarisée, constituée de soldats-travailleurs. Conditionné par la description que fait Taine de la foule de la Révolution française, Nietzsche voit la multitude comme fondamentalement non rationnelle, comme un matériau malléable que l'on peut contrôler et manipuler. Au cœur de sa philosophie politique se trouve « le rôle central des opérations de répression dans l'Empire »<sup>4</sup>.

Nietzsche aurait rejeté le « nouveau prolétariat » envisagé par Hardt et Negri en le qualifiant de mouvement néo-chrétien<sup>5</sup> – la référence à Saint-François d'Assise et au militant ouvrier en tant que « martyr » ne lui aurait pas échappé –, de même qu'il a rejeté le prolétariat européen du XIX<sup>e</sup> – avec

---

<sup>1</sup> Dans *Le Pouvoir constituant. Essai sur les alternatives de la modernité*, PUF, 1997. Negri ne fait pas mention de Nietzsche dans ce passage.

<sup>2</sup> En français dans le texte.

<sup>3</sup> Selon les termes de Hardt et Negri dans *Empire*.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Puisqu'il voyait les mouvements démocrates, socialistes, communistes et anarchistes comme des héritiers du mouvement chrétien (cf. *Par-delà le Bien et le Mal*).

mépris dans le cas des militants de la Commune —, comme un avatar de « l'agitation anarchiste dans l'Empire » (selon les termes employés dans *L'antéchrist*). Plus exactement, il aurait rejeté l'idée d'un « nouveau prolétariat » et de sa légitimité politique revendiquée parce qu'il refuse les « prérogatives de la majorité » (*L'antéchrist*) et considère le projet d'émancipation que représente la lutte de la classe ouvrière pour ses droits comme une forme de ressentiment. (Même s'il ne rattache explicitement aucune classe sociale au concept de « moralité d'esclave », sa critique des idéologies modernes et son analyse de la psychologie révolutionnaire l'amènent à l'associer aux classes inférieures ou laborieuses.) Nietzsche refuserait aussi l'idée d'un « nouveau prolétariat » parce qu'il implique un régime politique libéré de l'exploitation capitaliste — dans *Empire*, « le mode de production de la multitude se pose contre l'exploitation par le travail » —, une situation philosophiquement inconcevable pour lui. Car Nietzsche ne veut pas « abolir le principe de l'exploitation ». Il suffit pour le confirmer d'étudier son hypothèse sur la volonté de puissance qui place l'exploitation et la domination sur le plan de l'ontologie, qui inscrit un principe contre l'absence de règles du modèle démocratique. Finalement, Nietzsche aurait refusé le « nouveau prolétariat » pour deux autres raisons : d'abord, il « n'abolit pas le droit à la propriété », au contraire ce droit est pour lui fondamental à l'être (voir *Le voyageur et son ombre* et *La volonté de puissance*) ; ensuite, il refuse la doctrine de l'égalité, le « principe du déclin de tout l'ordre social » (*L'antéchrist*).

Nietzsche est résigné à l'irréversibilité et à l'envahissement des revendications démocratiques, mais en même temps, il est intrigué, en conspirateur, par leur potentiel autoritaire (son modèle, selon toute probabilité, est la base plébiscitaire des régimes bonapartistes). Pour lui, le processus démocratique peut se manipuler parce que la démocratie produit une « faiblesse de la volonté » (par sa capacité à produire une subjectivité atomisée).

La quête nietzschéenne du potentiel autoritaire à l'intérieur de la démocratie, ses réflexions sur le contrôle et la manipulation — son désir de voir la multitude contrôlée est un impératif de la *nouvelle aristocratie* —, sont alimentées par une lecture de Machiavel, de ses concepts de *virtù* et d'immoralisme (les outils politiques qui arment la *virtù*). La manipulation est au cœur du *tractatus politicus* nietzschéen (*La volonté de puissance*). C'est ce qui permet de situer Nietzsche dans cette constellation de penseurs néo-machiavéliens qui ont donné naissance à la psychologie des masses et à la théorie de l'élite (Le Bon, Pareto et Mosca, entre autres) et qui ont réfléchi aux « dangers » des mouvements démocratiques et socialistes, à la possibilité de manipuler ces mouvements de masse en se servant de techniques politiques. Comme ces néo-machiavéliens, Nietzsche est à la fois antidémocratique et antisocialiste, mais ce qui le relie à eux, à travers Machiavel et Taine, c'est principalement sa conception de la multitude et cette philosophie du contrôle qu'il commence à développer par sa lecture de la tactique (ou système de communication) du pouvoir des prêtres et des philosophes.

Sa propre « guerre contre les masses » ou contre la multitude et le militantisme ouvrier vise l'éducation pour tous, le droit d'association et la revendication de la légitimité politique que confère le suffrage universel, cette doctrine selon laquelle « les natures les plus viles se prescrivent comme des lois pour les plus forts » (voir *La volonté de puissance*). Cette guerre fonde la philosophie morale et politique de Nietzsche, le « perfectionnisme » de sa philosophie politique qui « consiste à produire les individus les plus puissants qui utiliseront les masses comme leurs outils » (*La volonté de puissance*).

Nietzsche réduit le politique à des problèmes de communication et de contrôle. En ce sens, compte tenu de son début de réflexion sur ces problèmes et de son allégeance politique (il est sympathique à la réaction *impériale* bonapartiste), il

n'est pas difficile de le présenter comme un philosophe de la « société du contrôle », qui pourrait se prêter aux opérations répressives du projet impérial actuel.